

Un an, un an déjà... Un an que Joanna et Jacques s'étaient mariés. Ils avaient fêté cet anniversaire sobrement, à la demande de Joanna : elle avait voulu passer le week-end à deux, pas loin, sans enfants, sans amis. Il avait sorti le cabriolet *Facel* pour la circonstance, et ils étaient partis tous deux pour une auberge dans les landes au milieu des pins, là où les lits grincent et les robinets sont d'un autre temps, là où on fait le salmis de palombes à s'en manger les doigts, là où on essuie machinalement l'assiette avant de la mettre à table. Joanna aimait être au calme ; avec lui, elle parlait peu, juste sentir sa présence. Il aimait ces moments privilégiés, cela lui redonnait une certaine sérénité, et puis Joanna bénéficiait d'un atout majeur : il adorait la contempler, il ne s'en lassait pas. Il profitait des instants où elle ne le regardait pas pour s'enivrer de ce visage.

Joanna, quand elle n'avait pas d'activités, était très calme, voire mélancolique. Jacques, parfois, se posait des questions : était-elle heureuse, était-elle bien ? Et puis, il se disait :

Cela doit être son côté espagnol qui refait surface. Les Espagnols, en dehors des férias et autres fiestas, dans l'ensemble, ils sont tristes, enfin, ceux qui ont connu Franco.

La fille de Joanna – Sabrina – n'avait pas ce côté nostalgique. Elle était très vive, très ouverte, souriante, charmeuse. Sabrina, c'était un ouragan d'insouciance, un tourbillon de fantaisie, toujours prête à rire, à être facétieuse. Quand elle avait épuisé ce débordement d'énergie, elle se posait là où la fatigue la surprenait, parfois contre sa mère, parfois seule, sur un fauteuil, sur une plage, sur un banc ; quelques minutes de break total pour recharger ses batteries. Sabrina avait trouvé un complice en la personne de Jacques. Tous deux étaient toujours partants pour de véritables moments de drôlerie, petites scènes de théâtre toujours renouvelées, improvisées, sous l'œil parfois réprobateur de Joanna. Mais Sabrina était toujours obéissante ; quand c'était fini, c'était fini. Parfois, elle appelait Jacques « papa », ou quand elle parlait de lui, elle disait « mon père », alors que son véritable père était en Espagne, mais elle ne le voyait qu'une fois par

an, et quand elle revenait, elle n'en parlait pas. Et puis vers onze ans, elle demanda à ne plus y retourner.

Joanna était secrète en ce qui concernait ses sentiments. Pour le reste, elle racontait tout, mais ses sentiments, c'était le black-out total. Certes, si elle ne parlait pas, elle n'était pas avare de gestes affectueux, intimes : une main qui s'agrippe à un bras, une tête qui se pose sur une épaule, une étreinte qui se renforce, une bise dans le cou, un pied sur une jambe sous une table, un geste de la main, un baiser envoyé dans le creux de la paume, un regard chavirant, un clin d'œil parfois, un sourire paisible, la main que l'on prend et que l'on passe sur sa taille avant de dormir, un sein offert à la caresse, les yeux qui se ferment quand les jambes s'écartent, enfin, les mille et une façons de dire à l'autre qu'on l'aime. Mais elle ne s'épanchait pas. D'ailleurs, quand ils s'étaient cherchés, allant de rapprochements en ruptures, de fusions en destructions, elle n'avait rien dit, elle s'était servie de Bob Dylan pour communiquer, et pour Jacques, ça n'avait pas été facile tout le temps. Dylan, dans certaines chansons, c'était des meubles pleins de tiroirs ; à peine avait-on ouvert le dernier que l'on ne savait plus ce qu'il y avait dans le premier. Et Dylan aussi était secret ; pas beaucoup de clés pour ouvrir les tiroirs, pas beaucoup de codes, peut-être qu'il n'avait pas les clés et les codes. Jacques était persuadé que si Dylan avait rencontré Joanna, il en serait tombé amoureux. Peut-être que ses chansons, c'était pour elle. Mais Joanna n'écoutait plus beaucoup Dylan ; une façon de tourner la page. Elle avait redécouvert Paul Simon, ça lui allait mieux, cette douceur, cette cool attitude, ces orchestrations, cette perfection, cette absence d'agressivité, cette mélancolie. « *Hearts and bones [...] the arc of a love affair, his hand rolling down her hair.* »¹

Alors, Jacques composait, il essayait de passer outre à ce manque de fantaisie de Joanna. Il faisait tout pour la faire rire et, parfois, de guerre lasse, prise dans sa douce folie, elle riait. Et puis, petit à petit, avec les années, Jacques se rendit compte que Joanna n'avait pas de spleen, non, elle était juste sérieuse, sérieuse en tout. Il en avait profité quand elle embarqua sur son voilier, au milieu de ses deux années de croisière. Rapidement, elle apprit à manœuvrer le bateau, toujours à peaufiner les réglages, à tout surveiller aux accostages, et quand c'était Jacques qui était aux commandes, elle enseignait à sa fille la lecture, l'écriture, le calcul et le français. Sabrina était docile, mais dès qu'elle le pouvait, elle s'échappait et allait vers Jacques. Cette attitude, elle la garda toute sa vie. Jacques, c'était le côté fun de la vie, l'improvisation, le rire, les mots d'esprit rapides, la comédie ; sa mère, le sérieux, le savoir, les citations, la tragédie.

¹ Des cœurs et des os [...] l'arc d'une histoire d'amour, ses mains coulant le long de ses cheveux.

Et comme Sabrina dans sa nature profonde était plus fun que sérieuse, elle se rapprocha de plus en plus de Jacques et ainsi, il devint son père. On ne choisit pas sa famille, mais Sabrina avait choisi. Joanna n'en fut jamais jalouse. L'éducation de sa fille, c'était sérieux, le bien-être de sa fille, c'était sérieux ; le bonheur de Jacques, c'était sérieux ; et même son propre bonheur, c'était sérieux.

Et puis, Jacques apprécia le côté sérieux de Joanna : il pouvait compter sur elle. Petit à petit, elle prit l'organisation de la maison à son compte, c'était devenu *sa* maison. Elle ajouta de la féminité dans cet intérieur, fit des repas mémorables, transforma le jardin ; elle ne ménageait pas sa peine. Jacques, parfois, lui disait :

« Prends le temps de vivre. »

Elle s'allongeait avec un livre, mais rapidement, elle se relevait pour une autre occupation. Joanna appréciait le vin, mais sans plus, toujours des fonds de verre. Par contre, elle adorait le champagne, et là, elle y allait de ses deux coupes ; ça la rendait détendue, sereine. Aussi, Jacques avait l'habitude d'en ouvrir une bouteille le samedi ; il en buvait peu et laissait Joanna avec sa bouteille pour le week-end. C'était aussi, pour elle, un signe de richesse : boire du champagne comme on boit une bière. Les seuls moments où elle ne faisait rien, c'était en voyage sans le voilier ou quand Jacques la serrait contre lui. Elle s'abandonnait alors complètement pour savourer intensément ces moments. Beaucoup plus tard, la sœur de Joanna, qui habitait Barcelone, lui expliqua que ce comportement venait de sa jeunesse : son père, qui n'était pas son père biologique, qui avait accepté cet enfant, un peu contraint, ne pardonnait rien à Joanna, et l'enfant grandit dans la crainte de mal faire. Et pour finir, à la mort de leur mère, Joanna qui était restée à Séville, qui avait perdu plus de dix ans sans Jacques, fut carrément jetée dehors, se faisant traiter de bâtarde. À ce moment-là, Jacques était libre, il ne l'attendait plus mais il l'aimait toujours. Joanna était informée de tout par Fabienne, elle l'avoua à Jacques juste avant le mariage. Joanna n'en reparla jamais, secrète Joanna.

Jacques eut un peu froid en ce soir de septembre, l'humidité se faisait sentir. Il quitta le patio et s'installa dans le salon. Joanna et Sabrina dormaient. Joanna n'était pas du soir et Sabrina avait passé le week-end avec Élisabeth, la première fille de Jacques ; autant dire deux jours chargés. Élisabeth adorait la vivacité de Sabrina, ce brin de folie qui l'animait, et Sabrina aimait l'intelligence et l'esprit d'Élisabeth. Elles étaient complémentaires et aimaient être ensemble, malgré les dix-huit ans qui les séparaient, presque une génération, mais Sabrina avec Élisabeth devenait adulte, et Élisabeth avec Sabrina redevenait enfant. Jacques n'avait pas envie de se coucher, il

voulait prolonger ces deux jours, l'après-midi passé au musée de l'hydravion, à Biscarrosse. Ils avaient pu parler avec la directrice du musée, une charmante dame que rien ne prédisposait à faire un musée, encore moins un musée de l'hydravion. Elle avait passé toute sa carrière dans les services secrets et elle avait pris sa retraite à Biscarrosse. Rapidement, elle avait eu en projet d'écrire l'histoire de la bourgade, comme cela se faisait à l'époque dans le reste de la France. On s'intéressait à la petite Histoire de France, pas celle que l'on enseigne dans les écoles. Elle s'était aperçue rapidement que l'histoire de Biscarrosse était indissociable de Latécoère, constructeur spécialisé dans les hydravions. Les hydravions, dans les années trente, c'était le moyen de transport qui avait la cote, peut-être une réminiscence des croisières en bateau au long cours, et puis, les grandes pistes d'atterrissage bétonnées ou goudronnées, ça n'existait pas. En plus, cela devait donner aux passagers un sentiment de sécurité au-dessus de la mer. Toute cette épopée se termina avec la guerre : les hydravions étaient lourds, peu profilés, des proies trop faciles pour les nouveaux chasseurs maniables et rapides. Et puis, commercialement parlant, ils étaient trop chers au kilomètre, trop lents. Les nouveaux avions de ligne qui utilisaient des pistes en dur arrivèrent. Si bien que de tout ce passé aéronautique tombé dans l'oubli, de tout ce matériel abandonné dans des hangars, au fond de l'eau, cette dame sauva ce qui pouvait être sauvé, avec l'aide de la municipalité, de la famille Latécoère, de nombreux donateurs, de subventions grappillées à droite et à gauche, de bénévoles, de bonne volonté, et elle fit ce musée, destin hors du commun. La visite plut à Joanna ; une façon de se rapprocher un peu plus de Jacques et de son passé aéronautique. De ses quinze ans comme pilote de chasse, il en parlait très peu, il l'avait emmenée une fois à une fête sur la base, mais déjà, il ne connaissait plus personne. Il lui avait montré un peu tout : les avions, la salle d'opération, les hangars de maintenance, et Joanna l'avait écouté, admirative de son mari. Auparavant, Joanna ne connaissait de l'aviation que la passerelle, le siège 21 B et les consignes de sécurité de l'hôtesse.

Jacques, dans son salon, n'avait pas sommeil. Il en profita pour revisiter tous les moments forts de l'année écoulée ; année pleine, le genre d'année qui compte double, beaucoup d'événements qui auraient rempli deux années mais qu'il fallait caser dans une seule. Du coup, elle était passée très vite.

Joanna voulait être professeur d'espagnol. Elle était professeure de français en Espagne, il lui semblait naturel d'être professeur d'espagnol en France. À l'inscription de Sabrina à l'école privée – l'école publique ne voulant pas d'elle en deuxième année sous prétexte qu'elle était jeune et que l'année passée sur le voilier où Joanna lui avait appris à lire et à

compter en français tout en respectant le programme des manuels scolaires ne comptait pas –, le directeur de l'école lui avait dit qu'il manquait de professeur d'espagnol. Elle eut une réponse de l'Éducation nationale : pour être professeur d'espagnol, il fallait une licence et passer les examens de professorat ; à la limite, elle pourrait faire professeure de français, car elle l'était en Espagne, mais il n'y avait pas de place dans le département. Joanna persista dans son idée et s'inscrivit à la fac de Bordeaux pour une licence, elle redevenait étudiante. Mais au bout de deux mois, en rentrant un soir, elle dit à Jacques qu'elle laissait tomber, les cours étaient le plus souvent écrits, l'espagnol pratiqué n'avait plus cours, elle se demandait presque si c'était de l'espagnol. Jacques la rassura en lui disant que l'on appelle le français la langue de Molière, l'anglais la langue de Shakespeare et l'espagnol la langue de Cervantes. Joanna comprit le message et se posa la question de sa future activité. Jacques aurait bien aimé qu'elle restât à la maison, mais elle voulait être un peu indépendante, donner l'impression qu'elle existait. Jacques lui donna l'idée de faire des traductions de livres. L'idée lui plut et elle envoya son CV à des maisons d'édition. Elle eut deux réponses favorables et rapidement, elle commença son activité. Le soir, elle demandait conseil à Jacques sur certaines expressions françaises et il s'exécutait de bonne grâce ; en plus, Joanna perfectionnait son français. Mais Jean-Claude – l'associé de Jacques dans leur affaire de voiliers – avait une autre idée pour Joanna. Il avait apprécié la première fois qu'elle avait remplacé Jacques pour un essai de voilier avec un futur client, le contrat avait été signé presque au retour de l'essai. Jean-Claude avait compris que Joanna était un atout charme indéniable, Jacques le pensait aussi, et puis une jeune femme qui conduisait seule le voilier était un gage de facilité du maniement du bateau. Alors, Joanna fit de moins en moins de traductions et de plus en plus d'essais. Jean-Claude la gratifia de substantielles primes à chaque contrat. Jacques, lui, en perdit, mais il était salarié et à la fin de l'année, il touchait les dividendes pour un tiers, car le deuxième tiers était pour Jean-Claude et le troisième pour... Joanna. Elle avait investi le capital de l'héritage de son père biologique, celui qu'elle n'avait jamais connu, mort le jour de sa naissance. Jacques touchait également les dividendes de l'atelier de réparation, dont il était actionnaire à parts égales avec Jean-Claude, il y avait investi le bénéfice de la vente du cheval de sa fille, une affaire fructueuse qu'il avait faite avec Fabienne, vente qui était survenue après la grave chute d'Élisa à l'entraînement.

Réfléchissant à tous ces événements, Jacques repensa à sa vieille théorie :
Mes échecs m'ont rapporté plus que mes réussites.

Encore que la formule n'était pas très bonne, car c'était grâce à des échecs qu'il avait eu des réussites... supérieures aux réussites manquées.

Est-ce que sa propre fille, enfin la première, celle qu'il avait élevée seul, Éliisa, avait tiré un bénéfice de son accident de cheval alors qu'elle était promise à une brillante carrière en saut d'obstacles ? Pas sûr. Elle avait bien encaissé le verdict des médecins – c'est-à-dire ne plus faire de cheval – et avait fait des études qui l'avaient amenée à un poste bien placé à la mairie, mais elle avait l'air de s'y emmerder. Elle avait confié à son père qu'elle n'utilisait que cinq pour cent de ses capacités, et comme à l'école, elle expédiait vite fait ses dossiers et après, elle consacrait le reste de son temps à d'autres activités. Si bien qu'à la mairie, on la voyait toujours travailler, mais bien souvent elle repliait le dossier qu'elle avait devant elle pour le mettre dans un tiroir quand quelqu'un venait dans son bureau. Elle profitait des cours de sa sœur en médecine pour apprendre. Cela épatait Amélia qui disait : « Elle en sait plus que moi. » Et pourtant, Amélia bossait avec acharnement ses cours. Le week-end, quand elle pouvait, Éliisa allait à La Rochelle, au centre des mammifères marins. Elle avait sympathisé avec la jeune responsable et, petit à petit, elle s'était découvert une véritable passion pour ces animaux. Elle dévorait tous les livres les concernant et en juillet, elle était partie deux semaines au Canada pour voir les baleines dans le Saint-Laurent. Son père n'accordait pas beaucoup d'importance à cette nouvelle passion ; il la voyait plutôt maire, députée, ministre. Seule Fabienne comprenait. Son ancienne professeure d'équitation connaissait le pouvoir d'osmose que pouvait avoir Éliisa avec les animaux, elle avait le souvenir émouvant du rapport qu'elle avait eu avec son cheval – Flying Dream –, cette complicité, cette intelligence qu'elle entretenait. Flying Dream, c'était un ami. Elle avait fait de ce cheval prometteur un futur champion. Malheureusement, après l'accident d'Éliisa, Fabienne décida avec l'accord de Jacques de vendre le cheval qui partit pour l'Arabie comme cadeau d'anniversaire. On l'abattit un an après, les deux pattes avant cassées, maladresse de son jeune cavalier qui n'avait rien des qualités d'Éliisa. Fabienne en garda une profonde blessure, elle ne dit jamais rien à Éliisa, et à chaque fois qu'elle passait devant le box du cheval, elle avait un petit flash : parfois elle revoyait le cheval, parfois Éliisa, parfois les deux ensemble, parfois Jacques, parfois les compétitions, parfois l'hôpital, un détail qui revenait, un sentiment, une émotion... Éliisa n'en parlait jamais. Les photos, les coupures de presse, c'était dans un album dans un placard, les coupes, les médailles dans une malle au grenier chez son père. Elle n'avait gardé qu'un petit cheval de bronze – cadeau de Joanna – mais c'était un souvenir de Séville. Jacques se souvenait parfaitement de cette semaine à Séville chez Joanna, il avait emmené Éliisa qui avait eu une parole anodine mais décisive. Jacques et Joanna se connaissaient depuis moins d'un an, ils vivaient leur amour-

passion qui les avait embrasés pendant une semaine à Ibiza. Un petit jeu allait commencer, à savoir qui viendrait vivre chez l'autre. Le jeu fut destructeur, Joanna avait misé sur Éliisa, l'emmenant voir les merveilleux chevaux andalous. Elle perdit à cause d'une phrase de celle-ci qui lui dit qu'elle reviendrait avec Fabienne pour voir les chevaux. Éliisa voulait rester avec Fabienne, sa mère de substitution. Joanna savait que Jacques ne viendrait pas à Séville, et elle... elle était coincée avec sa mère malade. Il y eut, après une nouvelle semaine à Ibiza, le baroud d'honneur, mais tous les deux sentaient comme un « j'y crois plus ». Elle prit l'initiative de la rupture au petit matin, à son insu. Elle le quitta, lui laissant un message : « *Most likely you go your way and I'll go mine* » et une bague égyptienne avec un scarabée. Bob Dylan et la symbolique égyptienne firent comprendre à Jacques que c'était fini, mais qui sait ? Quelques années plus tard, Joanna entendit la chanson de Françoise Hardy : *Partir quand même, pendant qu'il dort, pendant qu'il rêve, et qu'il est temps encore*. Il lui revint en mémoire ces moments douloureux, au petit matin, assise à la table d'un petit bar, près du marché, devant un café, elle avait l'air paumée, mais à cette heure, à Ibiza, des paumés, ce n'est pas ce qui manquait. Comme prise de remords, elle avait couru à l'aéroport pour lui dire au revoir ; trop tard, il embarquait. Puis il y avait eu les retrouvailles au mariage de Conchi, sa meilleure amie qui, elle, s'était installée en France. Joanna était à deux doigts de céder, de rejoindre Jacques en France, mais il n'avait rien dit, rien demandé, et elle était repartie à Séville. Le dernier contact qu'elle avait eu avec Jacques fut à son mariage avec le père de sa fille Sabrina. Il lui fit parvenir une bague semblable à celle qu'elle lui avait laissée à Ibiza, une bague égyptienne avec une émeraude pour le corps du scarabée, une émeraude de la couleur de ses yeux. Elle aurait espéré qu'il fût là, elle aurait dit non au mariage, comme dans les films, mais il n'était pas venu. Ensuite, celle qu'elle considérait comme sa rivale fut sa meilleure alliée ; Fabienne l'appela régulièrement pour lui donner des nouvelles de Jacques et, quand elle fut libérée des contraintes de sa mère morte, quand son père la renia, quand elle divorça, elle savait que Jacques vivait seul, certes bien entouré, mais seul. Mais il restait un obstacle à surmonter : il avait décidé de faire le tour du monde avec son voilier. Au bout d'un an, elle le rejoignit pour terminer ce voyage. Elle parlait rarement de ces années perdues sans Jacques, aux ordres d'un père qui n'était pas le sien, au chevet d'une mère qui avait gardé le secret de sa naissance jusqu'à la fin, au bras d'un mari qu'elle n'aimait pas mais au berceau d'une petite fille qu'elle adorait. Et tout cela, maintenant, c'était du passé. L'année sur le voilier avec Jacques avait fait une cassure dans sa vie, au bout du monde, sans presque pas de contact, elle avait vécu en

sybiose totale avec l'homme qu'elle aimait, avait appris à bien le connaître, et sa fille avait suivi. Elle s'épanouissait, elle avait fait son trou dans la vie de Jacques, mutine, marrante, tendre, charmeuse ; Jacques avait craqué pour cette miniature de Joanna.

Jacques repensait à cette année passée. Tout s'était mis en place naturellement, chacun dans son rôle. Il faut dire que l'arrivée de Joanna et Sabrina chez lui aurait pu poser problème. D'autant plus, qu'à son retour, il avait une surprise, et de taille. Il s'était débrouillé pour rentrer de ce voyage de deux ans vers le 10 mai. Joanna pensait que c'était pour organiser leur nouvelle vie ; elle, régler son départ définitif de Séville, lui, le mariage, l'inscription à l'école de Sabrina, la reprise de son travail. Mais Jacques voulait être à Bordeaux le 17 mai à 19 h pour le rendez-vous annuel avec Françoise ; cela faisait dix-sept ans que cela durait, la soirée avec Françoise, mais là... mais là, c'était pour lui annoncer qu'il allait vivre avec Joanna. Dix-sept ans qu'il avait espéré qu'elle changerait d'avis, ne plus vivre seule. L'année précédente, il avait manqué le rendez-vous – la seule fois – il était au milieu d'un atoll près de Bora Bora, mais le 17 mai à 19 h, en tenant compte du décalage horaire, il avait levé son verre en pensant à elle. À l'autre bout du monde, Françoise, à l'hôpital où elle était soignée, avait aussi levé son verre... de jus de pomme. Elle était avec Hélène et lui avait expliqué le rituel de ces rendez-vous annuels. Hélène eut du mal à retenir ses larmes. Françoise espérait vivre jusqu'au retour de Jacques, mais elle était en sursis, elle avait même largement dépassé le sursis. Elle mourut un petit matin, sans sa fille, sans Hélène, mais en serrant dans la main le collier de perles noires que lui avait fait parvenir Jacques. Et quand il arriva pour le rendez-vous, une jeune fille l'attendait sur l'escalier, c'était Amélia. Elle lui demanda de la prendre le lendemain devant la gare de Bordeaux, elle lui expliquerait tout. Amélia l'emmena sur la tombe de sa mère, à Arcachon, et là, il sut la vérité, la maladie que Françoise avait, pourquoi elle voulait épargner à Jacques de la vivre, pourquoi elle avait caché cette fille... dont il était le père. Et Jacques n'avait pas hésité : tout de suite, il lui avait ouvert les bras, sans réfléchir, d'instinct. Hélène, qui avait connu la lente agonie de Françoise, à l'insu de son meilleur ami Jacques, avait tout préparé pour une reconnaissance de paternité, elles avaient même demandé à l'hôpital de garder un peu de sang de Françoise pour confirmation. Jacques ne demanda pas cette expertise. De toute façon, le seul fait qu'Amélia soit la fille de Françoise aurait suffi. Mais Amélia se fit discrète, elle savait qu'elle arrivait dans un contexte complexe pour Jacques. La semaine, elle était chez sa grand-mère, mamie Odette qui, ayant perdu sa fille unique, était contente d'avoir sa petite-fille, et le week-end, elle venait chez Jacques, elle y avait sa chambre.

Amélia était une fille sérieuse, travailleuse, elle s'entendit très bien avec Joanna qui aurait aimé avoir une fille comme elle comparée à ce chenapan de Sabrina. Jacques lui donnait toute la tendresse qu'elle pouvait attendre, Élisabeth toute son intelligence et Hélène toute l'assurance qui faisait sa stabilité. Et petit à petit, elle fit partie de la famille. Plus tard, elle en fut le pilier.

Jacques, en cette fin de soirée, regarda son agenda de la semaine. Il avait plusieurs rendez-vous professionnels ; vendredi soir un concert de jazz avec Fabienne et dimanche midi, le grand repas de famille. Les concerts avec Fabienne... pour Jacques, c'étaient toujours de bons moments. Il aimait la retrouver, l'avoir à ses côtés, simplement, partager ces instants intimes, la voir du coin de l'œil captivée par les musiciens. Joanna venait parfois avec eux, mais le plus souvent, ils étaient seuls. Joanna les laissait faire, elle savait qu'elle pouvait faire confiance, car si Fabienne et Jacques avaient voulu vivre ensemble, ils en avaient eu la possibilité quand Joanna était à Séville, mariée. Au contraire, Fabienne avait tout fait pour que Joanna et Jacques fussent ensemble. Joanna ne comprenait pas bien pourquoi cette femme – au physique plaisant, propriétaire d'un grand centre équestre, à la conversation agréable, ayant beaucoup d'affinités avec Jacques, de l'amitié – n'avait pas essayé de le séduire ? Un soir, elle avait questionné Jacques sur toutes ces zones d'ombre. Il lui fit un historique de leur histoire, comment il l'avait connue : professeure d'équitation d'Élisabeth, son premier mariage avec un fils de la grande bourgeoisie bordelaise, son divorce sous prétexte qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant, son attachement avec sa fille, le bateau qu'il lui avait fait acheter, le permis, les leçons qu'il lui donnait, les après-midi à parler musique, littérature, les compétitions de cheval, les week-ends avec le 4x4 et le van, et puis... et puis l'amour, la première fois, une catastrophe. Fabienne n'éprouvait rien, même pas un petit geste tendre, rien. De toute façon, même dans la vie courante, quand il lui posait la main sur l'épaule, qu'il la serrait un peu, Fabienne ne répondait pas. Désespérant ! Jacques pensait qu'elle ne l'aimait pas, il se trompait, Fabienne ne savait pas aimer. Il insista pour qu'elle suivît des expertises pour sa stérilité, il pensait que cela la décoincerait. Les traitements furent positifs, elle pourrait avoir des enfants moyennant une petite procédure. Jacques l'emmena passer une semaine à Ibiza, toujours pas de retour affectif de Fabienne. Un jour, il tenta un coup de poker : il lui demanda de le regarder en catimini faire l'amour avec la réceptionniste, ce n'était pas la première fois, ce n'était pas la première année que cette femme venait prendre le plaisir que son mari lui refusait. Fabienne, le soir, vint timidement avec son oreiller sous le bras dans la chambre de Jacques. Il réussit à la faire jouir, mais pas en la pénétrant. Et le lendemain, elle n'était pas plus réceptive aux gestes tendres de Jacques.

Il abandonna la partie et quand elle lui demanda d'être le père de son futur enfant, il l'éconduit gentiment, prétextant qu'il fallait un père pour l'éducation et qu'il n'était pas libre. Elle comprit qu'il espérait encore Joanna. Il lui suggéra Eugène, son homme à tout faire au centre, elle accepta. Il ne sut pas très bien si cette union lui convenait. Ce dont il était certain, c'est que quand elle montrait parfois un quelconque geste d'affection envers Eugène, elle simulait ; peut-être qu'au lit elle simulait aussi. Joanna à la fin de la conversation donna son avis, elle était persuadée que Fabienne aimait Jacques et qu'elle n'aimait que lui, mais dit-elle :

« Elle doit être incapable d'aimer quelqu'un physiquement. »

Jacques trouva le jugement de Joanna recevable. Pourquoi pas ?

Elle ajouta :

« Parfois dans son regard, sur son visage, je vois cet amour. C'est vraiment imperceptible, mais je le sens. Avec Élixa, c'est pareil. Elle semble captivée un court instant, puis bien vite, elle se reprend. Tu sais, Jacques, si elle te voyait moins souvent, je pense qu'elle serait très malheureuse. Aussi, comme elle a fait beaucoup pour moi – sans elle je ne serais peut-être pas là –, elle pourra te voir comme elle voudra. En plus, c'est une chic fille, je l'aime beaucoup. C'est un peu une infirme de l'amour. »

L'expression plut à Jacques : « une infirme de l'amour ». Joanna avait raison, et Fabienne avait beaucoup souffert de l'absence de Jacques pendant deux ans, deux ans d'angoisse pour elle. Quand elle vit le voilier dans les passes d'Arcachon, à leur retour, elle sentit que son cœur était près d'exploser, son premier grand émoi sentimental dans sa vie. Enfin... Il rentrait. Que ces deux années avaient été longues et sans grand intérêt !

Pour Hélène, par contre, les deux années d'absence de Jacques étaient vite passées. Elle était censée veiller sur Élixa – c'était la demande de Jacques – mais sa fille, à vingt-deux ans, se débrouillait toute seule. Elle avait même profité de l'absence de son père pour se louer un appartement sur le front de mer. Mais Jacques avait laissé dans son sillage Françoise, son amour en pointillés, une fois par an, deux les bonnes années, et jamais au lit. Il ne savait pas que Françoise avait une grave maladie, depuis leur premier rendez-vous, leur première soirée intime, très intime. Et Hélène avait assisté Françoise, surtout la dernière année, presque toujours à l'hôpital, avec des traitements de la dernière chance, avec des derniers espoirs. Françoise luttait de toutes ses forces, mais ses forces l'avaient trahie. Et puis, Hélène avait à gérer l'avenir de la fille de Françoise, de Françoise... et de Jacques. Mais ça aussi, il ne le savait pas. Dans son travail d'avocate, Hélène s'était totalement investie. On lui confiait des dossiers de plus en plus complexes, et en plus... Hélène s'occupait de la défense des prostituées, mais presque bénévolement. Elle avait commencé

par hasard en recueillant sur le perron du cabinet d'avocats, au matin, une fille bien amochée. Elle avait cherché un hôpital pour la faire soigner et la protéger, c'est comme cela qu'elle avait connu Françoise, assistante sociale à l'hôpital militaire, sans se douter de la relation qu'elle avait avec Jacques. L'idée d'Hélène avait été de cacher la jeune prostituée, faire un procès au proxénète, et ensuite remettre sa protégée dans une vie normale. Hélène, au début de ses études, manquant d'argent, avait eu recours à la prostitution, mais Jacques l'avait sortie de cette ornière et avait payé ses fins de mois jusqu'à son diplôme d'avocate. Il y avait eu aussi cette histoire avec le propriétaire de son petit studio qui avait voulu profiter de la situation pour abuser d'elle. Et Jacques était intervenu, le petit propriétaire la laissa tranquille. Avec ses premiers émoluments, Hélène avait économisé tout ce qu'elle avait pu pour rembourser Jacques ; elle avait noté tout ce qu'il lui avait donné sur un petit carnet. Il avait refusé son chèque. Six mois plus tard, elle débarquait chez lui avec le cabriolet *Facel III* en cadeau. Il accepta, c'était un rêve d'adolescent qu'il avait. Après sa sortie de l'hôpital, Jacques avait recueilli la jeune prostituée chez lui, à la demande d'Hélène. Puis Conchi, amie espagnole de Joanna, avait trouvé une place à la jeune fille dans le sud de la France, cela lui rappelait son arrivée en France quand Jacques, fortuitement, l'avait aidée. Ce premier « sauvetage » fut le début d'une série d'affaires que mena avec succès Hélène, mais elle n'eut plus recours au service de Jacques. De plus, cette première « rescapée » écrivit un livre, au grand dam d'Hélène qui voulait travailler dans l'ombre. Toutes ces petites et grandes histoires avec Hélène avaient établi une relation hors du commun avec Jacques, comme une union manquée pour décalage d'âge ; il l'avait connue quand elle avait dix-huit ans, lui en avait quarante. Tous les deux n'avaient jamais imaginé de vivre ensemble – vingt-deux ans de décalage –, pourtant, à d'autres, cela n'avait pas posé de problèmes. Hélène pouvait venir quand elle voulait chez Jacques, mais elle n'en abusait pas. De plus, Amélia était contente de la voir. Joanna acceptait, elle ne comprenait pas très bien cette relation, Jacques ne lui avait pas tout raconté, elle pensait que c'était un peu le prix à payer pour les dix années que Jacques avait vécues, seul, sans elle et à cause d'elle. Mais elle ne manifesta aucune animosité envers la jeune femme, et Hélène se montra très affectueuse. Par contre, Jacques ne parla jamais des déjeuners à Bordeaux avec Hélène – en général deux fois par mois –, il expliqua à Hélène que c'était mieux ainsi, qu'il était inutile de faire une quelconque peine à Joanna. Ils se retrouvaient le plus souvent dans ce restaurant où Hélène avait ses habitudes. Dans la petite salle du haut, ils y étaient seuls et pouvaient discuter sans problème. Hélène parlait de ses dossiers les plus sensibles, surtout ceux concernant

les prostituées. Elle ne citait pas de nom, tout restait dans l'anonymat. Elle avait pris cette habitude pour ces dossiers délicats. Même le chef du cabinet d'avocats n'était pas au courant ; elle prenait les dépositions des filles en dehors des heures d'ouverture du cabinet, elle ne gardait rien au bureau, rien dans les ordinateurs, justes deux copies qu'elle mettait dans un coffre à la banque. Pour le coffre à la banque, elle avait ouvert un compte joint, c'était trois mois après le retour de Jacques, et pour le compte joint, la deuxième personne, c'était lui. Elle lui avait demandé, il avait accepté. Elle lui avait montré où était cachée l'unique clé du coffre dans son appartement, puis en quittant la pièce, elle lui avait donné un double des clés de chez elle, avec un anneau et un gros H en métal argenté. Sur le coup, il avait pris cette initiative pour une grande marque de confiance, il ne savait pas où cela l'entraînerait.

Jacques sentit la fatigue l'engourdir. Il se leva, un coup de brosse à dents, un pyjama, il se glissa dans le lit. Il essaya de ne pas réveiller Joanna, mais il sentit sa main prendre la sienne et la poser sur sa taille. Il s'approcha un peu, à quelques centimètres d'elle, un vague parfum l'enveloppa, et rapidement, il sombra dans un profond sommeil.